

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 2

Artikel: Brumes d'été [suite]
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ne pleure pas, mon ami

*Ne pleure pas, mon ami,
Car nous irons là-bas
Où les îles sont rondes.*

*Ne pleure pas, mon ami,
Là-bas, on mange au soleil
Du manioc, peint au caramel.*

*Ne pleure pas, mon ami,
Là-bas, je sais qu'on s'aime,
Là-bas, je sais qu'on trouve
Des fils de capitaines
Et des fils de marins
Qui vous disent des mots
À goût de pâte rose.*

*Les adolescents penchent leur tête
Comme les lilas sur un mur.*

*Ne pleure pas, mon ami,
Nous irons loin, très loin,
Allongés sur des balles de thé.
On écouterà les amours de créoles
Sur des guitares
Vertes.*

*Ne pleure pas, mon ami,
Les voix ont la douceur
Des fleurs dans l'herbe noire
Où la rose rosée au matin donne à boire.
Là-bas, je sais qu'on s'aime.*

Jean-Pierre Maurice.

Brumes d'Été

par R. Gérard

(Suite.)

Titubant, l'esprit égaré, je redescendis vers ma maison. Rose n'avait pas fait de ménage. Sans doute, après sa déconvenue, pouvais-je tout craindre de sa mauvaise humeur. Je mis rapidement quelques papiers, quelques vêtements dans une valise, m'habillais et partis pour la route lointaine où je pourrais attraper un car. Je n'avais aucun projet précis sinon celui de fuir et de me retrouver dans un monde normal.

Je devais encore passer à la Roseraie pour prévenir de mon départ. J'y trouvais Jean seul travaillant au jardin. Malgré mon trouble, je remarquai le sien et son accueil dénué d'amitié. Sur son visage habituellement paisible je ne voyais que méfiance et dureté. Un pénible travail se faisait en son esprit, cet effort se lisait sur ses traits.

«Je dois partir pour quelques jours, expliquais-je, je ne sais quand je reviendrai».

«C'est bien soudain».

J'étais trop énérvé pour chercher une raison plausible; je ne songeai qu'à m'éloigner.

«Je vais attendre le car sur la route. Au revoir, Jean, j'enverrais une carte pour annoncer mon retour.»

Je lui tendis une main qu'il contempla sans la prendre puis, relevant son regard vers le mien, il demanda lentement:

«Sais-tu ce qu'a Rose depuis ce matin?»

Mon impatience masqua mon trouble. Avait-elle parlé?

«Eh non, comment le saurais-je? Je l'ai à peine vue aujourd'hui, j'étais dans la garigue. Que veux-tu dire?»

Les yeux de Jean me scrutaient, inquiets. Enfin, ils s'abaissèrent et j'en fus délivré.

«Rien, je ne le sais pas moi-même. Elle est revenue de chez toi nerveuse, irritée. J'ai cru comprendre qu'il y avait eu quelque chose entre vous, peut-être une dispute. Puis, elle est repartie aussitôt vers les champs sans préparer le déjeuner. C'est étrange. Mais ne me dis rien, tant pis! Il faut partir si tu veux attraper le car».

La mauvaise humeur m'aida à sortir de cette situation. J'accusais Jean et Rose de s'attacher à des enfantillages. Je tendis à nouveau la main et Jean la serra après une courte hésitation. Je partis rapidement sans me retourner.

Mon embarras m'avait empêché de ressentir devant lui ce trouble que j'éprouvais à sa pensée auprès de Rose. Je m'en avisai plus tard en marchant sur la route et j'en fus heureux. Je commençais à me demander si je ne céda pas moi aussi à une imagination malade.

Le soir, j'étais à Marseille. Quand je m'endormis dans une chambre d'hôtel, je regrettais déjà ma petite maison calme, je l'aimais mieux de l'avoir abandonnée. Le lendemain, je retrouvai une vie agitée qui me sembla irréaliste. Je vis un correspondant de mon éditeur, un confrère m'invita à déjeuner, je fis quelques achats. J'étais actif, mais comme lorsqu'on est pressé, j'éprouvais le sentiment de hâte que l'on a avant de prendre un train. Je me libérai dès ce premier jour d'obligations auxquelles j'aurais pu consacrer une semaine. L'existence dans cette ville me parut vide et sans intérêt. Mais elle avait modifié mes pensées. Je considérai les mobiles qui m'avaient poussé à fuir et les trouvai insignifiants. La scène au bord de la Durance m'apparut comme un malaise causé par la chaleur et le bain froid. Avais-je déjà ressenti ce trouble devant un autre homme? M'était-il arrivé de songer au corps d'un ami, où du jeune garçon d'ascenseur? Certes, non. Jamais, du moins, de cette façon. Quelle était cette folie de m'être cru anormal? Si j'avais pensé à Jean en embrassant Rose, c'était dû au remord de tromper un ami confiant. Il était invraisemblable de gâcher pour si peu les quelques semaines que je désirais passer encore au Tor du Diable; mon roman terminé, il serait bien temps de quitter la jolie maison et la colline sauvage pour retrouver les affaires et Paris. Jusque là, c'était trop bête de perdre un seul jour de vacances. Et puis, pour me prouver mon équilibre sexuel, qui m'interdisait de goûter à l'aventure que m'offrait Rose? J'avais été un niais. Tromper Jean n'était pas un grand mal. L'harmonie de son ménage ne pourrait qu'y gagner. L'atmosphère de Marseille était légère, optimiste, et les démons disparaissaient dans la douceur du soir. J'envoyai une carte à Jean pour le prévenir

de mon retour.

Quand j'arrivai chez lui, le lendemain, après un voyage épuisant dans la chaleur de l'après-midi, je trouvai Rose seule dans la cuisine? Elle me montra par l'extrême réserve de son accueil qu'elle ne m'avait pas pardonné, elle répondit à peine à mes paroles et me tourna le dos.

«Où est Jean?» lui demandais-je.

«A la cave, il va remonter».

Alors, je m'approchai d'elle et l'embrassai dans le cou. Elle se retourna si brusquement qu'un verre tomba de la table. Elle me contemplai, surprise, incertaine.

«Qu'avez-vous? dit-elle enfin. Auriez-vous changé en voyage?»

Je m'étais si bien persuadé de mes résolutions que je fus persuasif. Elle ne demandait qu'à me croire et la joie montait dans ses yeux.

«Dès que possible, j'irai te retrouver chez toi. Ici, attention à Jean, il en sait déjà trop».

Quand Jean rentra quelques instants plus tard, il eut la surprise de nous trouver riant en ramassant les morceaux du verre et semblant aussi amis qu'aux meilleurs jours passés. Il n'en parut guère heureux, mais il était difficile de lire ses pensées sur son visage. Pendant le dîner, il fut silencieux, nous observant, Rose et moi. Cette attitude m'inquiéta. Rose, cependant, riait sans cesse et trop fort, me taquinait et ne regardait que moi. Je la trouvai folle d'imprudence. Prétextant la fatigue du voyage, je rentrai chez moi avant la tombée de la nuit.

Je remplaçai mes vêtements de voyage par un pyjama et sortis sur le pas de la porte. L'air était pesant, la chaleur montait de la terre en vapeurs; les étoiles couvraient le ciel d'une brûme de lumière mais, de l'horizon montaient des nuages lourds. Des éclairs sillonnaient les hauteurs du plateau. L'atmosphère chargée de mystère et d'électricité était étouffante. Loin de m'apporter la fraîcheur et la paix, la nuit faisait renaître en moi l'angoisse. Des vagues de parfum m'enveloppaient. J'étais cerné, envahi par un malaise, une peur irraisonnée, comme le ciel par l'orage et j'avais déjà perdu la volonté d'y résister.

Une ombre se détacha de sombres du chemin, je crus voir paraître un spectre où le diable maître du lieu; cela ne m'eut pas surpris, j'étais paralysé, endormi par un charme. C'était Rose. Aussitôt, elle fut contre moi et je sentis son corps brûlant.

«Tu m'attendais?»

Sa présence m'entraînait dans un tourbillon, je m'accrochai au seul point fixe de la réalité:

«Et Jean?»

«Encore Jean! Tu t'inquiètes plus de lui que de moi».

Sa voix était dure, mais elle rit, et son rire rauque, agressif et sans joie, m'irritait.

«Jean est monté se coucher. Je lui ai dit que je sortais un peu avant de le rejoindre. Il est déjà endormi. Viens . . .»

Elle m'entraîna dans la maison, referma la porte et se serra contre moi. Sa bouche cherchait la mienne et je cédai à son désir. J'étais absent de mon corps, étrangement privé d'émotion. Je m'aperçus que, machinalement; je caressai ce corps moite. La cape noire qui l'enveloppait était tombée et sous sa robe Rose était nue. Je l'écartai un peu de moi et je vis sa poitrine blanche et tendue échappée du corsage. Les seins dressaient une large fleur sombre et j'avais ma main ver seux. Mais je ne reconnus pas ma main. C'était la main de Jean, forte et

brune, qui enveloppait les fruits durs de ces seins, en froissait les fleurs humides. Je rêvais, je croyais assister, spectateur curieux, à cette scène. La main que je voyais devant moi, crispée de désir, était la main de Jean et cette poitrine nue était la mienne. Je voyais Jean me caresser, je sentais son corps contre le mien, ouvert et abandonné. Le vent emportait la maison, le monde s'écroulait et un craquement terrible m'anéantit. Je me réveillai au premier éclat de l'orage, je retrouvai mon corps et le corps de Rose et je m'écartai violemment pour échapper à ce contact et à la folie. Rose était devant moi, c'était Rose et non moi, Rose crispée, les yeux mi-clos, Rose et sa poitrine tendue vers mes caresses; et moi j'étais un homme, c'était à moi de caresser Rose, et Jean n'était pas là.

«Va t'en!»

J'aurais voulu crier, mais ma voix écorchant ma gorge, n'en sortait qu'en sifflant. Rose m'entendit quand-même; elle ouvrit des yeux immenses et me regarda sans comprendre.

«Va t'en!»

Cette fois, j'avais hurlé. Je reculai jusqu'au mur, je tremblai de tout mon corps. Quelques secondes passèrent. Un deuxième coup de tonnerre retentit, plus proche? Rose avait peur maintenant, je le voyais dans ses yeux. Elle dit seulement:

«Tu es fou . . . fou . . .»

Puis elle éclata en sanglots, ramassa sa cape et courut jusqu'à la porte qu'elle ouvrit et claqua derrière elle.

Le temps passa. Appuyé au mur, je ne bougeais pas. Mon tremblement se calma; mais les pensées tournaient toujours follement. Depuis que Rose était partie, le désir de l'amour montait en moi. Comme l'orage, il éclatait, battait avec mon sang, tonnait dans mes tempes.

J'étais toujours immobile quand la porte se rouvrit. C'était Jean, son corps solide mouillé de pluie.

«Vas-tu encore me dire qu'il ne s'est rien passé?»

Il parlait bas, mais sa voix résonnait comme le tonnerre lointain; une colère puissante roulait sous son calme.

«J'ai rencontré Rose en montant, à moitié nue, courant sur le chemin. Je savais qu'elle était ici, mais, elle, je l'ai laissée passer. C'est pour toi que je montais.»

Que venait-il me parler de Rose? Ne savait-il pas que cette femme ne m'était rien, que lui seul me rendait fou? Oui, sans doute, il le savait. C'était lui le diable de ce pays maudit, et, depuis le bain dans la Durance, il m'envoûtait, m'empoisonnait de désir, faisait de moi sa proie. J'étais soulevé à la fois d'amour et de haine. Je m'élançai sur Jean, je voulais l'étrangler. Nous roulâmes sur le sol en nous battant sauvagement.

Il était plus fort que moi mais la colère me rendait redoutable, j'étais plus agile, plus nerveux dans la détente. Cette surexcitation était trop violente pour durer. Jean arriva à m'écraser de son corps en tenant mes deux bras repliés sous mon dos. Alors la force me quitta brusquement. Je vis Jean couché sur moi, soufflant son haleine sur mon visage. Sa chemise avait été déchirée dans la lutte, découvrant une épaule et sa poitrine haletante où les muscles tremblaient. Je m'abandonnai, envahi d'une subite douceur. Il serrait toujours mes poignets, m'écrasait.

«Tu me fais mal», soufflais-je.

Aussitôt, il relâcha son étreinte, son corps sur moi devint plus pesant mais moins dur, ses doigts glissèrent le long de mes bras comme pour caresser la peau douloureuse. Nous n'étions éclairés que par la faible lueur d'une lampe. Je voyais l'épaule et la poitrine nues luisantes de sueur, une partie du visage et les yeux de Jean. Dans son regard, il n'y avait plus de colère mais une inquiète tendresse, il me regardait, et je m'aperçus que mon pyjama arraché me laissait presque nu. Mes bras étaient libres et je pus caresser son épaule découverte. Il posa sa tête contre mon cou et nous restâmes immobiles. Il n'y avait plus rien à faire. Je voyais des lueurs trembler sur les poutres du plafond, je sentais des muscles tréssaillir dans l'épaule ronde et chaude où j'appuyais ma main, je sentais tout ce corps inerte peser sur moi, la poitrine collée à la mienne, les hanches, le sexe, les cuisses serrant les miennes. Sa respiration brûlait mon cou et ma bouche était appuyée sur sa joue.

«Tu sais, murmurais-je, il n'y a rien eu avec Rose. Près d'elle, je pensais à toi»

Il releva un peu la tête pour répondre:

«Je sais. Ne dis rien. Moi aussi, c'est pour toi que j'ai eu mal, c'est toi que j'imaginai.»

De même qu'il n'y avait rien à faire, il n'y eut plus rien à dire. Le même désir nous possédait tous deux, nous le savions, mais nous ne souhaitions pas le satisfaire, nous n'avions pas besoin de gestes. Cette étreinte était chaste et douce comme une étreinte fraternelle. Nous avions vaincu par la tendresse l'esprit diabolique du Tor? Découragé, l'orage s'éloignait, la pluie crépitait encore sur le seuil. Le temps passa.

Mon corps était engourdi. Jean ne bougeait plus. Était-il endormi? Je passai ma main sur ses cheveux. Alors, il s'écarta lentement de moi, se releva, alla jusqu'à la fenêtre. Il n'avait pas remonté sa chemise et je voyai son dos, la ligne mince de ses reins. La tonnerre gronda encore une fois, lointain, et je compris que le danger n'était pas passé.

Je pris un imperméable dans l'armoire et allai le poser sur les épaules de Jean. J'étais triste et las après avoir fait ce geste. J'avais renoncé. Me comprit-il? Il se retourne vers moi.

«Je dois partir. Rose m'attend. Il faut nous dire adieu, n'est-ce pas?»

«Oui, adieu. Je partirai ce matin. Jean, il faudra, Rose et toi, oublier tout cela».

«J'essaierai. Mais je n'oublierai pas tout, tu le sais bien, et toi non plus. Ça n'a pas d'importance, c'est un beau souvenir».

Il se dirigea vers la porte.

«Jean»

J'avais encore quelque chose à lui dire, mais c'était difficile.

«Jean, tu dois savoir . . . Je n'avais jamais éprouvé cela avant, et plus jamais»

Il sourit doucement, comme un grand frère:

«Bien sur, je le sais. Mais ça non plus n'a pas d'importance. Crois-tu que c'est deux fois pareil? Nous ne l'avions prévu ni l'un ni l'autre et nous n'y pouvions rien. Maintenant, nous sommes sauvés. Adieu, mon petit, je dois retrouver Rose.»

Il referma calmement la porte derrière lui. La pluie s'égouttait des arbres. Je passai la fin de la nuit à préparer mes bagages et je brûlai dans la cheminée mon manuscrit inachevé. Tous les romans me semblaient si bêtes . . .